Le lycée Henri-IV, ancienne abbaye Sainte-Geneviève.

Numéro d'inventaire : 1979.27480
Auteur(s) : Yvan Christ
Type de document : article
Éditeur : Jardin des Arts
Date de création : 1956 (restituée)
Description : Article découpé dans une revue.
Mesures : hauteur : 261 mm ; largeur : 190 mm
Mots-clés : Bâtiments scolaires : Lycées et collèges d'enseignement général
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Nom de la commune : Paris
Nom du département : Paris
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 10
ill.
Lieux : Paris, Paris

Photo Tourte et Petitin.

VUE CAVALIÈRE DE L'ABBAYE.
La rue Clovis, à gauche, marque l'emplacement de l'église disparue dont seul a subsisté le clocher.
En bordure de la rue Clotilde, l'ancien réfectoire gothique et le portail principal de l'abbaye.

LE LYCÉE HENRI-IV

ANCIENNE ABBAYE SAINTE-GENEVIÈVE

par YVAN CHRIST

Saint-Germain-des-Prés et Sainte-Geneviève-du-Mont étaient, sous l'ancien régime, les deux plus illustres abbayes parisiennes. De la première, il ne subsiste que la vénérable église romane et gothique et le palais abbatial de la Renaissance. En revanche, la seconde, privée de son église, a conservé, à peu près intact, l'ensemble de ses bâtiments abbatiaux classiques qui sont occupés par le lycée Henri-IV. C'est un des témoignages les plus évocateurs de l'architecture monastique des XVIIe et XVIIIe siècles.

IL faut remonter aux temps mérovingiens pour situer l'origine de l'abbaye. C'est en effet vers 507 que Clovis, désireux d'accomplir le vœu qu'il avait fait en marchant contre Alaric, roi des Visigoths, fonda ici une abbaye de chanoines réguliers qui fut placée sous le patronage des saints apôtres Pierre et Paul. Clovis, la reine Clotilde, son épouse, ainsi que sainte Geneviève, furent inhumés dans l'église qui avait été consacrée par saint Remi lui-même. Dès le IXe siècle, le nom de celle qui était devenue la patronne de Paris semble avoir été ajouté au double

(Jardin des Arts — N° 16 - Février 1956)

Photo Franceschi.

La tour Clovis.
Le clocher mi-roman, mi-gothique de l'église abbatiale, était, avant la Révolution, surmonté d'une haute flèche. A gauche, derrière l'aile moderne du lycée, on aperçoit les parties hautes de Saint-Étienne-du-Mont.

vocable primitif qu'il finit par supplanter. Ravagée durant les cruelles invasions normandes qui obligèrent les chanoines à mettre en lieu sûr les reliques de la sainte, l'abbaye Sainte-Geneviève fut, vers 1148, réformée sous l'influence de Suger, abbé de Saint-Denis, qui introduisit des chanoines augustins de la proche abbaye Saint-Victor.

Ainsi réformée, Sainte-Geneviève acquit un lustre nouveau. Elle devint, en quelque sorte, le véritable berceau de l'Université de Paris. L'illustre Abélard, Pierre Lombard, son disciple, y attirèrent une affluence considérable. De multiples collèges furent bientôt fondés à l'ombre de la docte abbaye, dont le chancelier était en même temps chancelier de l'Université. C'est celui-ci qui présidait les examens et « donnait licence de lire, de régir, de disputer, de décider et d'exercer tous autres actes de professeur et de maître ». Ainsi, au XVIe siècle, furent reçus maîtres ès arts à Sainte-Geneviève, saint François Xavier et saint Ignace de Loyola et, au XVIIIe siècle encore, Maximilien et Augustin de Robespierre...

Un nouveau relâchement dans les mœurs s'était produit au XVIIe siècle, qui fut suivi d'une nouvelle réforme. Nommé, en 1619, abbé de Sainte-Geneviève, le cardinal de La Rochefoucauld chargea le Père Faure, supérieur et réformateur de l'abbaye Saint-Vincent de Senlis, d'appliquer à Paris ses excellents principes. Sainte-Geneviève devint alors le chef-d'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, ordre nouveau qui, sous le nom de Congrégation de France, acquit une grande puissance : ne comptait-il pas soixante-sept abbayes et vingt-huit prieurés ? Son abbé ne devait-il pas nommer les curés de cinq ou six cents paroisses ? Jusqu'à la fin de l'ancien régime, l'abbaye connut une nouvelle ère de prospérité matérielle et spirituelle. En 1754, une grande décision fut prise, le remplacement de l'antique abbatiale, *« bâtie dans un goût d'architecture gothique et fort imparfaite, d'ailleurs désagréable et fort incommode »* (), par un édifice plus vaste qui répondît à la renommée de l'abbaye. Ainsi fut commencée, par Soufflot, la nouvelle église Sainte-Geneviève, dont Louis XV posa la première pierre le 6 septembre 1764 et que l'on appelle aujourd'hui le Panthéon... La vieille église fut provisoirement épargnée jusqu'à l'achèvement de la nouvelle. La Révolution survint alors, qui brûla insolemment les restes innocents de la patronne de Paris transportés durant la nuit, pour éviter la réprobation des fidèles, sur la place de Grève. Ce fut la dernière procession de sainte Geneviève à travers sa ville. En 1802, les bâtiments de l'ancienne abbaye deviennent le lycée Napoléon. En 1807, l'église médiévale, exception faite de son clocher, est sacrifiée au percement de la rue Clovis, opération de vandalisme qui demeure inexcusable. La Restauration, enfin, donne le nom d'Henri IV à l'établissement impérial, nom qui a survécu à tous les changements de régime. Tel fut le destin de l'abbaye de Clovis, dont les origines se confondent avec celles de la France.

Avant de parler des bâtiments classiques de l'abbaye, bien méconnus des Parisiens, sinon de ceux qui hantèrent, en lycéens, ses salles majestueuses, il faut dire un mot de l'église disparue et de ses vestiges aujourd'hui dispersés. Elle avait été rebâtie aux XIIe et XIIIe siècles. De moyenne dimension, elle comprenait une nef dépourvue de transept et bordée de collatéraux très élevés. La châsse de la sainte, chargée d'or et de pierreries, se dressait dans le chœur, supportée par quatre figures sculptées par Germain Pilon qui avaient été placées sur un monument formé de quatre colonnes en marbre précieux. L'église était flanquée, au sud, d'une tour que couronnait à l'origine une haute flèche. C'est la tour Clovis, qu'il faudrait appeler la tour Sainte-Geneviève. On raconte que c'est au sommet de cette tour qu'à la fin du XVe siècle Jean Standonk, réformateur du collège de Montaigu, et alors marmiton à Sainte-Geneviève, se réfugiait la nuit pour étudier au clair de lune afin de conquérir ses grades universitaires ! La façade, très simple, était surmontée d'un grand pignon triangulaire, percée de trois portails que dominait une rosace.

Seul vestige monumental de l'église, la tour, englobée dans les bâtiments abbatiaux, comprend une partie inférieure romane et une partie supérieure gothique rétablie au XVe siècle. D'autres témoins de l'église ont subsisté : c'est ainsi qu'à Saint-Denis on peut voir le gisant, refait au XIIe siècle, du roi Clovis. Des chapiteaux ont pu également être préservés. L'un d'entre eux, sculpté au VIe siècle et partiellement retaillé cinq cents ans plus tard, est au Louvre : il est contemporain de la fondation même de l'abbaye. Plusieurs autres, non moins remarquables, achèvent de se dégrader dans la cour de l'école des Beaux-Arts, où ils furent entreposés aux lendemains de la suppression du musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir.

Photo Franceschi.

Une des grilles du cloître.
Cette porte à double battant est un très remarquable exemple de la sobre ferronnerie du XVIIe siècle.

Galerie nord du cloître.
Rebâti en 1746, bordé d'arcades cintrées qui reposent sur de rigoureux piliers doriques, le cloître est couvert de voûtes d'arêtes surbaissées. Il borde, à l'ouest, l'ancien réfectoire dont on voit les fenêtres en arc brisé et les contreforts à ressauts.

Photo Franceschi.

Photo Franceschi.

SOUS-SOL DE L'ABBAYE.
Remanié à diverses reprises, il n'en a pas moins conservé quelques vestiges de ses dispositions primitives, témoin cette base d'un pilier de la fin du XIIe siècle.

Que ne les sauve-t-on d'une inéluctable ruine ! Au Louvre, on voit encore la statue de sainte Geneviève (XIIIe siècle) qui provient du trumeau du portail central de l'église, ainsi que les statues de Germain Pilon qui soutenaient la châsse de la sainte. L'hospice des Incurables d'Ivry a, pour sa part, hérité du grand tombeau en marbre du cardinal de La Rochefoucauld, exécuté au XVIIe siècle par Philippe Buyster. Enfin, c'est à Saint-Étienne-du-Mont, église paroissiale née de l'abbaye, et où se perpétue le culte de Paris à sa patronne, que l'on retrouve les deux vastes ex-voto à sainte Genevière, peints par Largillière et de Troy. Ils rappellent les vœux faits à celle-ci par les échevins de Paris en 1694 et 1726 pour lui demander de faire cesser la famine qui, à deux reprises, avait désolé la capitale.

Dans les grandes circonstances, Paris ne manqua jamais, depuis le XIIe siècle jusqu'à la Révolution, de recourir à la protection de sa patronne dont la châsse était processionnellement portée à Notre-Dame, suivie par tout le clergé et tous les corps officiels de la ville. Le 3 janvier était célébré comme une fête d'obligation. Erasme, guéri de la fièvre quarte après avoir suivi la procession de 1496, chanta les louanges de la sainte en l'honneur de laquelle il composa une ode célèbre. Deux siècles plus tard, la marquise de Sévigné, témoin de la procession de 1675, décrivait en termes un peu ironiques le pittoresque spectacle qui enchantait les Parisiens :

« Saint Marcel vint prendre sainte Geneviève chez elle, sans cela on ne l'eût pas fait aller ; c'étaient les orfèvres qui portaient la châsse du saint ; il y avait pour deux millions de pierreries ; c'était la plus belle chose du monde. La sainte allait après, portée par ses enfants, nu-pieds, avec une dévotion extrême. Au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusqu'à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours ; mais savez-vous avec quelle violence ? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre ; et si, par hasard, ils s'étaient approchés, puissance humaine ni force humaine ne pourraient les séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au *peuple.* »

L'actuelle neuvaine de Sainte-Geneviève qui, au début de chaque mois de janvier, est célébrée à Saint-Étienne-du-Mont, alors entourée de petites boutiques d'objets pieux, perpétue modestement cette longue tradition.

C'est à la fin du XVIIe siècle que l'on décida de reconstruire les bâtiments de l'abbaye devenus vétustes et, surtout peut-être, démodés. Les travaux, confiés au Père Claude-Paul du Creil, chanoine de Sainte-Geneviève, furent terminés au début du siècle suivant. Les bâtiments neufs, dont le style révèle une majestueuse simplicité qui répondait bien à l'esprit de la réforme du cardinal de La Rochefoucauld, s'étendent au sud de l'église disparue. Leurs deux étages sont coiffés de hauts combles sur lesquels se découpent d'imposantes lucarnes à frontons triangulaires. Le portail principal (aujourd'hui condamné) qui ouvre derrière l'actuel Panthéon est décoré de colonnes doriques et surmonté d'une monumentale lucarne à fronton aussi élevée que les combles eux-mêmes. A sa gauche, des contreforts du moyen âge maintiennent l'aile du réfectoire, qui tient lieu de chapelle aux lycéens. C'est, avec la tour de l'abbatiale, le dernier vestige de l'abbaye médiévale et l'une des plus belles salles gothiques de Paris. Sa toiture à deux pentes annonce une réfection classique, mais ses fenêtres en arc brisé, surmontées d'oculi quadrilobés, datent bien du XIIIe siècle. L'intérieur est couvert de cinq voûtes d'ogives dont les fines nervures

ANCIEN RÉFECTOIRE.
Il est aujourd'hui transformé en chapelle. Construit au XIIIe siècle, c'est un des rares témoins de l'architecture monastique du moyen âge à Paris, et c'est une des plus admirables salles gothiques de la capitale.

Photo Franceschi.